

RESUME DE TEXTE

Durée: 2 heures

L'usage d'une calculatrice est interdit pour cette épreuve.

NOTE IMPORTANTE : Ce texte doit être résumé en 300 mots (au sens où l'entendent les typographes; par exemple: il n'est pas, c'est-à-dire, le plus grand, comptent respectivement pour 4, 4, 3 mots). Le candidat doit indiquer sur sa copie le nombre de mots utilisés. Une marge de plus ou moins dix pour cent est tolérée. Tout dépassement de cette marge est pénalisé.

Le désir d'une chose, dit Girard, est toujours le désir d'un autre (avec qui nous nous identifions). Désir et envie naissent simultanément. Le désir existe parce qu'un autre désire. C'est son désir qui fait naître notre désir de posséder le même objet à sa place et donc de le lui prendre.

Girard explique ainsi le complexe d'Œdipe. L'enfant qui s'identifie à son père a les mêmes désirs que lui. Il désire tout ce que le père désire, très exactement et avec la même intensité. Si le père désire garder la mère exclusivement pour lui, l'enfant apprend la vouloir de même. Il n'est besoin d'aucune frustration pour expliquer le conflit. Le père le plus doux, le plus tendre, le plus affectueux engendre involontairement un autre soi-même qui désire tout ce qui lui appartient avec la même intensité. Mais un enfant ne peut faire exactement tout ce que fait un adulte, ni posséder exactement tout ce qu'un adulte possède. Le conflit et la frustration sont alors inévitables.

Selon Girard, l'envie mimétique est à la base de presque tous les rapports humains et entre autres de l'amour. Nous ne serions amoureux d'une personne que si elle est désirée par un autre. Cette généralisation est indéfendable. Nous connaissons des désirs qui existent en eux-mêmes. La mère aime ses enfants sans avoir besoin d'envier une autre femme. Il faut néanmoins reconnaître que souvent, dans la vie quotidienne, le désir d'une chose se réveille en nous quand nous voyons qu'un autre la possède, surtout s'il s'agit d'un égal. La théorie de Modigliani et Duesenberry sur la consommation est fondée sur le *demonstration effect*. Nous désirons les biens de consommation que nous voyons utilisés par ceux avec qui nous sommes le plus souvent en contact : nos voisins, notre milieu social. Souvent, quand s'éveille en nous le désir d'une chose possédée par quelqu'un qui est socialement notre égal, nous éprouvons un sentiment de rancune à son égard ; nous désirons même que l'autre ne puisse pas jouir des choses qui nous sont refusées. L'envie a plusieurs composantes : l'identification avec l'autre, le désir de ce qu'il possède et la rancune contre lui qui possède ce que nous n'avons pas. Parfois viennent s'ajouter un sentiment d'injustice et la volonté de le faire souffrir en le privant de l'objet.

Si la *mimesis invidiosa* est si importante pour l'origine des besoins, on ne peut s'étonner qu'elle soit si répandue dans la vie quotidienne. Le degré d'agressivité, de haine et de rancœur est cependant très variable selon les individus. Certaines personnes font tout leur possible pour oublier leur désir de ce qu'elles ne peuvent obtenir. Elles parviennent à renoncer et le mouvement initial d'envie disparaît. D'autres, au contraire, cultivent en elles le désir, le sentiment d'injustice et la rancune. L'idéologie marxiste a été construite sur ce sentiment d'envie, elle a alimenté le sentiment de rancune à l'égard des possédants, et a justifié idéologiquement le désir de les exproprier par la violence. La culture américaine a aussi encouragé l'envie en en faisant un stimulant pour l'émulation et la concurrence dans la course au succès.

L'envie est un sentiment mesquin et douloureux qui empoisonne nos relations sociales et dont nous souffrons en silence. Un envieux se réjouit de voir les autres souffrir et se débattre dans les difficultés ; il souffre lui-même si, autour de lui, les gens sont heureux. L'envie est l'antithèse de l'amour. L'amour veut le bonheur de l'autre, l'envie veut son malheur. Elle est une des formes de

la haine, de l'agressivité, du plaisir de nuire et d'infliger de la souffrance. L'envie est partout dans la vie quotidienne, y compris dans les relations enfants-parents. Elle est notoire entre les frères et sœurs qui sont en rivalité pour les mêmes objets d'amour et pour les mêmes faveurs, même si ce sentiment cohabite le plus souvent avec un amour profond. C'est un cas extrême d'ambivalence.

L'amour n'accorde aucune place à l'envie. Il peut être un mélange fait de haine, de rancune et de désir de détruire la personne aimée et qui ne partage pas cet amour, mais il ne connaît pas l'envie. Le regard réciproque des gens qui s'aiment est trop subjectif. Chacun, aux yeux de l'autre, est un dieu ou un démon, et on n'envie ni les démons ni les dieux. L'envie est le sentiment des gens égaux. Avec raison, René Girard a critiqué la théorie d'Emile Durkheim selon laquelle la solidarité sociale des sociétés primitives viendrait du fait que leurs membres se sentent égaux entre eux, qu'ils ont les mêmes valeurs et les mêmes désirs. Dans cette situation, remarque Girard, l'envie est à son comble. La société primitive est menacée par l'égalité qui fait exploser à l'intérieur du groupe, la lutte de tous contre tous, rendue possible du fait même que tous ont les mêmes désirs. La société primitive cherche donc par tous les moyens à se différencier en créant des limites rituelles et des tabous. Elle a horreur de l'égalité et de tout ce qui symbolise la disparition des différences. Elle abhorre les jumeaux par exemple, ou l'inceste qui annule la différence entre consanguins et non-consanguins, entre parents et enfants. C'est la société moderne qui fait l'éloge de l'égalité et elle ne peut le faire que parce que la division sociale du travail et la spécialisation professionnelle assurent une constante différenciation sociale. Cependant, même dans cette société, l'envie mimétique est toujours prête à exploser si elle rencontre l'égalité. Pour la combattre, la solidarité du groupe uni contre un adversaire est efficace ; de cette manière l'agressivité est détournée de l'intérieur vers l'extérieur.

L'amitié constitue la plus flagrante exception à l'envie mimétique. Les amis sont des semblables et ils sont égaux. Souvent ils ont les mêmes critères de valeur. Chacun apprend auprès de l'autre ce qu'il est bon de faire et de désirer. Nous avons vu que l'expérience d'un ami est la seule qui soit vraiment utile. Entre eux pourtant, il n'y a pas de place pour l'envie. Pourquoi n'y a-t-il aucune trace d'envie dans un cas d'identification maximale ? Comment expliquer ce paradoxe ?

Notons tout d'abord que si l'un des amis perçoit qu'il désire ce qui appartient à l'autre, il interrompt immédiatement son identification sur ce point pour créer une distance. En d'autres termes, il détruit son désir. Nous avons vu que l'amitié n'est possible que si les amis sont capables de limiter leurs désirs, de réduire leurs besoins et de pratiquer le renoncement. Nous comprenons à présent l'importance de ce processus. L'identification fait naître en nous le même désir que celui de l'autre, elle nous fait désirer ce qu'il désire. Normalement, nous cédon à ce désir. Dans l'amitié, c'est le contraire. Le désir de notre ami - que nous comprenons parfaitement - reste *son* désir et nous nous mettons au service de *sa* satisfaction. *Nous ne nous confondons pas avec lui*. Nous prenons son parti.

Cet extraordinaire comportement est la conséquence du processus que nous avons décrit dans la rencontre. Nous y apprenons à reconnaître nos vrais désirs, tout d'abord en nous identifiant, ensuite en nous *différenciant* de lui. La différenciation est le présupposé de mon identification. Par ailleurs, je peux comprendre ce que je suis et ce que je désire parce que mon ami respecte mes désirs et mes objectifs comme singuliers et uniques. En renonçant à m'emparer du désir de mon ami, c'est à moi que je donne l'avantage. Je progresse sur la voie de mon identification propre. Cela n'est possible qu'avec un ami. C'est ainsi que l'envie ne peut avoir sa place entre nous, il reste lui-même et je reste moi-même.

Renoncer au désir de son ami est tout à la fois naturel et agréable. Quand cela nous arrive, nous nous sentons mieux et nous sommes davantage nous-même.